



**LA MUSIQUE DE JACOB SALEM EST A SON IMAGE:
PUISSANTE ET IMPOSANTE, MAIS AUSSI TOUCHANTE DE
PAR SA SENSIBILITE ET SA SINCERITE**

Un genre musical tout particulier

Ce qui démarque la musique de Jacob Salem de celle que l'on peut entendre aujourd'hui au Burkina et dans les pays d'Afrique de l'Ouest, c'est qu'elle fait découvrir une facette de la culture burkinabè peu représentée à l'heure actuelle, la musique issue de la tradition Mossi. En effet la musique Mandingue a déjà depuis longtemps franchit les frontières alors que la musique Mossi est restée inconnue en dehors du Burkina Faso, voire même en dehors de la Cour Royale du Mogho Naaba, le respecté roi mossi de Ouagadougou.

L'album Nanluli nous donne la chance de découvrir cette musique. Les mélodies de Jacob Salem mettent en évidence la participation de la musique de la Cour Royale aux origines du blues et du rock et se marient naturellement avec le style de guitare rock d'André « Somkieta » Courbat.

Un parcours de vie hors du commun

A 8 ans, Jacob Salem commence à claquer des doigts pour le Mogho Naaba, dont chaque pas est accompagné des claquements de doigts des enfants serviteurs. Selon la pratique dans le royaume mossi, le premier enfant de chaque fille donnée en mariage par le souverain appartenait ipso facto au roi comme serviteur. Celui-ci lui assurait son éducation dans la pure tradition.

C'est ainsi que Jacob se retrouve dans la cour royale du Mogho Naaba Kougri, le père de l'actuel Mogho, où il apprend les rythmes multiples de son ethnie de guerrier, mais aussi un code de bonne conduite traditionnelle, une éducation raffinée où la musique, l'histoire et le récit tiennent une place très importante.

A l'adolescence, Jacob découvre d'autres couleurs musicales. Le blues, le soul, et le rock passent aussi l'enceinte de la cour royale et pour Jacob, devenu habile joueur de kundé, le luth traditionnel burkinabé, c'est une énergie qui ne le quittera jamais.

Sa mère s'endette pour lui acheter une guitare, et il débute son apprentissage en secret. Bravant l'interdiction de toucher à d'autres instruments que ceux de la tradition, il est maintes fois puni et doit cacher sa guitare afin d'éviter qu'elle lui soit volée ou cassée dans le but de l'obliger à arrêter. Obstinement, il affine son style, apprend avidement de tous les musiciens qu'il a l'occasion de rencontrer. Se faisant aussi discret que possible, il transpose des rythmes de warba à la guitare, invente de nouveaux motifs.

Refoulé du palais alors qu'il a une vingtaine d'années. Jacob se tourne vers les maquis à orchestre de Ouagadougou. Il traverse des années de galère, refusant de faire des compromis sur la musique en laquelle il croit.

1 + 1 = 10

Deux musiciens qui se complètent parfaitement

En 2013, André Courbat, guitariste suisse en voyage à moto au Burkina Faso, contacte Jacob sur le conseil d'un ami commun, Ashley James Norton. Une jam session impromptue dans la cour d'un hôtel suffira à amorcer une réelle amitié et une belle aventure musicale, dont Nanluli, le nouvel album de Jacob Salem, est l'aboutissement.

André a joué au sein de différents groupes, enregistré et arrangé pour de nombreux artistes suisses, irlandais, anglais et américains. Immédiatement touché par la beauté des mélodies de Jacob, ses qualités de musicien et son intégrité, il lui propose d'enregistrer ses morceaux.

Nanluli - résultat magique de la rencontre de deux cultures

La pré-production de l'album a été réalisée en Suisse d'après les maquettes de Jacob et en étroite collaboration avec lui. La suite a été enregistrée au studio « Ougajungle » à Ouagadougou (connu entre autres pour ses enregistrements de Victor Deme). Le mix est l'oeuvre de Ashley James Norton et le mastering est fait par Sean Magee à Abbey Road Studio London. Se sont joints au projet Levi Kanfango (claviers), Diarra Dabouko (djembé), Thierry Nydegger (basse), Chris Richards (batterie), Eunice Kabore et Catherine Zongo (choeurs), tous reconnus dans leurs pays respectifs pour être d'excellents musiciens.

L'album Nanluli est le fruit de près de deux ans de travail. Les cultures musicales et les sensibilités de musiciens aux parcours pourtant bien différents s'y mêlent tout naturellement pour un résultat qui plait aussi bien aux oreilles occidentales que burkinabées.

Paradoxalement, alors que c'est de par sa passion pour la musique que Jacob a fini pas se faire refouler de la cour royale, il a pour but déclaré de partager avec le monde la magie d'un savoir musical conservé depuis des siècles dans cette même cour. Ses chansons sont à la fois des leçons de vie et de véritables pamphlets sur la société. Ses textes en mooré, riches en symboles, se nourrissent pour une grande part des choses vues et entendues à la cour, des grandes épopées royales aux tracasseries quotidiennes des citoyens burkinabés qui y étaient rapportées.

C'est pourquoi la présence annoncée d'une délégation du Mogho Naaba à la présentation du CD le 26 mars lors du Festival « Rock à Ouaga » est pleine de signification pour Jacob Salem.